

Hommage à Charles Tomlinson

Charles Tomlinson se déplace comme le constate Michael Edwards « dans une phénoménologie portée à ses limites par l'imagination, dans une poésie qui se ressource [notamment] chez Wordsworth [...] ». L'on peut même aller jusqu'à dire que Tomlinson s'est abreuvé à la poésie de Wordsworth, à ce ruisseau vivant, y trouvant et l'allant et la vigueur de cet allant, puisque c'est — mots qui conviennent, en retour (car celui qui vraiment s'abreuve se dote des vertus de l'eau qu'il boit), à la poésie de Tomlinson — un ruisseau infiniment recommencé, subtil, subtilement vrai, ne cédant jamais aux sirènes trompeuses de la joliesse, un ruisseau trouble et en même temps d'une pureté sans égal, vigoureux mais ne blessant jamais la main qui s'attache à s'approcher de l'eau pour lui faire don d'une caresse.

Jean Starobinski note dans « Les rivières, les cloches et l'éveil de la nostalgie » : « [M]ême lorsqu'il se tourne vers son propre passé, Wordsworth, dans sa poésie, est un homme en marche, devant qui se découvre la profondeur du monde. Il est trop avide, trop impatient pour que la séparation l'arrête. "La Beauté [...] attend mes pas", écrit-il dans les [...] vers qui servent de préface et de "Prospectus" à *The Excursion*. La Beauté est "une vivante présence de la terre" ("a living Presence of the earth"). »

« Car enfin, quoi de la beauté ? », s'interroge Jean-Luc Nancy dans *Le Plaisir au dessin*. Avant de répondre¹ : « [E]lle est la splendeur du vrai. C'est-à-dire l'éclat par lequel le vrai se manifeste. Non pas une auréole ou une brillance attachée à cette manifestation — cette splendeur n'a pas à être rutilante ni somptueuse [...]. Mais l'éclat de la chose — le vrai — qui n'est précisément que son éclat et le fait qu'il éclate. Or il éclate quand distinctement une forme s'enlève [...] ».

Cette forme qui s'enlève, Wordsworth nous la donne à voir au moyen d'une science de l'enjambement à nulle autre pareille, parfaitement aboutie, une science qui est un art plein² de la musicalité, science que le poète explicite lui-même dans un... poème (quel autre *lieu* ?) sobrement intitulé « Le vers » :

*The pause at the turn, however infinitesimal,
Is there to ensure we do not run ahead
Of the heartbeat, the knowledge in the blood
That will not be hurried beyond a present good
Before it has fed on it. Where are you going
And towards what beyond, asks the pulsation
To which everything is bound : time to return
To the paced-out path for those who raced it.*

*La pause au tournant, bien qu'infinitésimale,
Est là pour assurer que nous ne nous précipitons pas en avant
Du battement du cœur, ce savoir dans le sang
Qui ne veut pas être bonsculé au-delà du présent, notre bien,
Avant de s'en être nourri. Où vas-tu
Et vers quel au-delà, demande la pulsation
À quoi tout est lié : temps de retourner,
Tranquille, au chemin pour ceux qui le parcouraient en courant.*

Jean Starobinski écrit dans l'article précédemment cité : « C'est en lui-même que Wordsworth souhaite descendre, pour remonter plus haut que les cieux. Or cette terre est celle d'aujourd'hui,

¹ Je remercie Marie Joqueviel-Bourjea de m'avoir fait découvrir cette citation.

² L'on mesure ce qu'il a fallu d'heures, de recueils, de cloîtres vécus, de solitudes, de doutes pour que soit érigé cet art.

non celle dont parlent les grands mythes.» Comme l'a magnifiquement écrit Bonnefoy dans *L'Arrière-pays* : « Ici, dans cette promesse, est donc le lieu. » Michael Edwards ajoute dans la préface du volume paru aux éditions Caractères : « Le mystère de ce³ monde qui se présente à la conscience et aux antennes du corps semble nous inviter souvent au-delà ; la poésie de Tomlinson reconnaît cet appel et résiste constamment à ce qu'il considère son leurre. » Il n'est que de se reporter au poème « The Door in the Wall » (« La porte dans le mur »), pour le comprendre.

i.m. Jorge Guillén

*Under the door in the wall
the slit of sun
pours out at the threshold
such an illumination,*

*one begins to picture
the garden in there,
making the wrinkled step
seem shadowy, bare ;*

*but within the shadows
an underfoot world puts forth
in points of light
its facets of worth —*

*surfaces of such depth
you have only to eye them,
to find you are travelling
a constellation by them ;*

*and the sun that whitens
every lightward plane
leaks up the stone jamb,
reappears again*

*where the flickering tangle
of thick leaves cover
the top of the wall and
ivy piles over.*

*So the garden in there
cannot mean merely
an ornamental perfection
when the gardener lets be*

*this climbing parasite
within whose folds
birds find a shelter
against rain and cold.*

³ Je souligne.

*But let be the garden, too,
as you tread and travel
this broken pathway
where the sun does not dazzle*

*but claims company with
all these half-hidden things
and raising their gaze
does not ask of them wings —*

*fissures and grained dirt,
shucked shells and pebble,
a sprinkle of shatterings,
a grist of gravel*

*where the print and seal
the travelling foot has set
declares, Jorge Guillén,
the integrity of the planet.*

i. m Jorge Guillén

*Sous la porte dans le mur
la fente de soleil
déverse sur le seuil
une telle illumination,*

*que l'on se prend à imaginer
le jardin au dedans
qui rend la marche ridée
ombreuse et nue ;*

*mais à l'intérieur des ombres
un monde sous le pied suscite
ses points de lumière
ses facettes de valeur —*

*des surfaces d'une telle profondeur
qu'il vous suffit de les regarder
pour vous mettre à voyager
dans leur constellation ;*

*et le soleil qui blanchit
chaque plan tourné vers la lumière
sourd au jambage de pierre
réapparaît à nouveau*

*là où le fouillis tremblant
de feuilles épaisses couvre
le haut du mur et*

le lierre s'entasse et déborde.

*Aussi le jardin en-dedans
ne peut signifier simplement
une perfection ornementale
quand le jardinier laisse être*

*ce parasite grimpant
dans les plis duquel
les oiseaux trouvent un refuge
contre la pluie et le froid.*

*Mais laisse être le jardin, aussi,
quand ton voyage emprunte
ce sentier brisé
où le soleil n'éblouit pas*

*mais réclame la compagnie de
toutes ces choses à demi cachées
et élevant leur regard
ne leur demande pas d'ailes —*

*fissures et poussière en grains,
cosses éclatées et cailloux
un arrosage de brisures
des gravillons concassés*

*où l'empreinte et le sceau
laissés par le pied voyageur
déclarent, Jorge Guillén,
l'intégrité de la planète.*

L'exégèse de Michael Edwards – derrière laquelle il convient de s'effacer – est savoureuse : « Tomlinson commence par imaginer le jardin que l'on ne voit pas et qui pourrait, par comparaison, faire paraître pauvres la pierre du seuil et le chemin jonché de cailloux. La beauté réelle du monde de l'ici, cependant, où les éclats de lumière sur les cailloux et la profondeur du regard font penser que l'on voyage dans une constellation, le persuade de ne pas ouvrir la porte. "But let be the garden", écrit-il, avec une de ces expressions doubles que la langue anglaise nous conduit à créer et qui constituent fréquemment les points forts d'un poème anglais. Derrière un premier sens : "Mais laissez le jardin tranquille", renoncez à cette tentation d'aller voir ce qui existerait de l'autre côté du réel, on entend : "Mais laissez *être* le jardin". Tomlinson a déjà remarqué que le jardin n'est pas une "perfection décorative", un lieu géométrique destiné à surclasser la nature par la vertu de l'art, puisque le jardinier "lets be" un lierre indiscipliné et débordant – le laisse pousser, mais encore, littéralement : le « laisse être », le mot "be" étant souligné dans sa force ontologique par sa position à la fin d'un vers et même à la fin d'un quatrain dont la phrase continue après la pause. Tomlinson n'ouvrira pas la porte, mais il voit l'intérêt de préserver l'image d'un "ailleurs dans l'ici" (pour citer [...] Jaccottet), afin qu'elle accompagne l'approfondissement d'un réel multiple et "à demi caché". La sagesse finale du poème est d'accueillir les petites choses humbles et extraordinaires ([re]lisez le pénultième quatrain, où la matière immédiate d'innombrables objets se répète, comme en poésie anglo-saxonne, dans la presse des sons dans la bouche et l'oreille), et en même temps une vision plus large : le sentiment,

éveillé par "le pied qui voyage", de "l'intégrité de la planète", et une conviction quant au rôle des poètes dans une telle perception du monde, les deux dernières expressions venant de "Perfección" de Jorge Guillén, à la mémoire de qui le poème est dédié. »

Charles Tomlinson, *Comme un rire de lumière*, poèmes traduits de l'anglais par Michèle Duclos, préface de Michael Edwards, dessins de Charles Tomlinson, édition bilingue, Éditions Caractères, 2009, 128 pages, 20 euros.

[Matthieu Gosztola]